

## PROLOGUE

Qui n'a pas été ému en découvrant la maison de ses rêves ?

Pour sa part, Lise avait visité près d'une trentaine de propriétés avec Renan, son compagnon. Alors que le découragement se faisait sentir (ils étaient hors normes, selon certains agents immobiliers), ils eurent le fameux coup de cœur pour l'une d'entre elles.

Ce jour-là, ils visitaient une demeure dans un petit village au nom amusant : Hodeng-Hodenger.

Dans cette propriété, une longère<sup>1</sup> ancienne étendue sur un vaste parc, chaque détail semblait avoir été ajouté pour les séduire.

Le terrain, savamment paysagé, dévoilait ici et là des massifs aux couleurs camaïeux : oranger du Japon, rosiers pourpres et rose pâle, de grands fuchsias, des digitales et même des campanules.

Deux arbres majestueux, un tulipier et un cèdre de l'Himalaya, les avisaient du haut de leur cime, des noisetiers jetaient leur ombrage sur un cabanon de bois, tandis que l'épais feuillage d'un érable japonais

---

1 Un glossaire, à la fin du roman, propose une définition des régionalismes.

ondulait comme une chevelure amarante. Depuis la rue, cette longère, qui paraissait spartiate sur sa partie ancienne, déployait en réalité un « L » de construction plus récente vers le jardin, et un étage surplombait l'ensemble.

Il régnait dans cette maison une apparente sérénité. L'étage offrait un point de vue sur la forêt toute proche, et le village lui-même inspirait la quiétude ; seuls les oiseaux habillaient l'air de leurs notes mélodieuses.

Du fond du jardin, on pouvait apercevoir la flèche d'ardoise de l'église.

Les propriétaires du moment avaient aménagé la salle à manger et leur chambre dans la portion la plus rustique, leurs filles dormant à l'étage. Les deux pièces, au sol recouvert de tommettes, se paraient chacune d'une énorme cheminée.

La chambre était surprenante. Dans l'axe du foyer, qui comportait une petite niche sur le fond, était encasté un vieux placard à la porte sculptée. En surplomb, une poutre couronnait l'ensemble.

Les habitants portèrent l'attention du couple sur l'inscription qui y était gravée :

EN L'AN 1866 A ÉTÉ FAITE CETTE MAISON PAR FB

Ces détails ajoutaient quelques notes de mystère à ce lieu. Lise et Renan étaient sous le charme et comme happés par l'évidence que cette maison leur était destinée. Ils n'osaient cependant pas y croire, et ce n'est qu'en signant l'acte de vente qu'ils purent enfin se réjouir.

Quelques années s'écoulèrent.

Un jour de grande tristesse, au mois de mai 2007 (Lise venait de perdre sa grand-mère, avec laquelle elle entretenait des liens tendres et malicieux), une des anciennes propriétaires, Mme D., lui téléphona.

La dame lui fit part de ses recherches concernant cette habitation qu'elle avait occupée à partir de 1950. Au début, Lise l'écoutait distraitement, puis son intérêt s'éveilla au fil des mots :

— Nous avons nous-mêmes construit le « L » de cette longère, qui ne comportait au départ que trois pièces. Mon fils a rénové cette petite chambre, celle où il y a l'immense cheminée. En ôtant la couche de plâtre sur la grande poutre, il a mis au jour l'inscription. Les personnes qui m'ont vendu la maison l'ont habitée dès 1927. Cette famille de cinq personnes devait forcément être à l'étroit dans cet espace restreint, mais c'était une autre époque. Je me suis toujours interrogée sur l'identité de ce FB et sur la dissimulation de la poutre, peut-être une question de mode. Malheureusement, mes connaissances s'arrêtent là. Ni les villageois ni monsieur le curé n'ont pu me renseigner sur cette affaire.

La conversation se perdit en politesses, et Lise raccrocha.

Allongée sur le lit, les yeux fixés sur la poutre, elle se questionnait sur la main qui avait tracé ces signes.

Un papillon pénétra dans la pièce par la fenêtre. La porte du placard demeurait constamment ouverte, car l'humidité avait tendance à s'y former. La petite bestiole s'y engouffra, et Lise la suivit des yeux, amusée, guettant sa sortie. Cependant, rien ne se produisit, aucune trace de l'insecte.

Observant d'un peu plus près la planche supérieure du placard, la jeune femme aperçut une fissure par laquelle le papillon aurait pu se faufiler. En tapant du doigt, elle remarqua que le bois sonnait creux. Les murs du placard étaient composés de briques rehaussées de pierres. L'une de celles qui soutenaient l'étagère se déplaçait aisément. Poussée par la curiosité et munie d'un tournevis pour faire levier, elle parvint à écarter le morceau de bois. La planche soulevée, elle la fit glisser vers l'avant pour l'extraire et la déposer à terre.

Un nuage de poussière la prit à la gorge. Le papillon s'envola, tandis qu'une myriade d'insectes morts se répandaient sur le sol. Au milieu de ces débris, Lise aperçut avec surprise un vieux cahier jauni par le temps, ainsi qu'un médaillon accroché à un fil de lin.

Le papier était gondolé par l'humidité, mais on pouvait encore y lire une écriture joliment tracée au crayon de bois. Des dates titraient chacune des pages à la manière d'un journal intime qui débutait le 18 septembre 1879.

Son excitation s'intensifia.

La personne qui l'avait rédigé avait pris soin de perforer sommairement les feuillets et de les relier par de la ficelle. Quelques lettres étaient insérées entre les deux dernières pages.

Lise eut soudain l'impression que, de là-haut, sa grand-mère lui adressait un dernier clin d'œil.

Un sourire aux lèvres, elle entreprit fébrilement la lecture de ces mémoires.

# 1

## Naissance d'une passion

*18 septembre 1879*

**J**e pose et relève mon crayon du papier sans parvenir à y déposer la moindre idée. Comment suis-je censée débiter ? Assaillie par les souvenirs de la journée, je ne parviens pas à leur trouver suffisamment de relief. L'instant est pourtant idéal, le sommeil ayant emporté toutes les âmes vaillantes de la demeure.

La chandelle balaie les ombres sur le papier, alors qu'enfin détendue, j'y couche mes premiers mots.

Fernand ronfle à côté de moi. Il était encore ivre ce soir lorsqu'il s'est couché.

Yvonne redoute de plus en plus de voir son père dans cet état.

Il se met à crier pour un oui ou pour un non dès qu'il rentre des champs :

— Le repas n'est pas encore prêt ?

Ou bien, lorsque les enfants traînent dans ses pieds, il mouline l'air avec ses bras et vocifère :

— Tu vas voir si je t'attrape !

Il s'est encore enivré avec Alphonse au café d'Hodeng.

Ces deux-là ne manquent jamais une occasion pour boire la goutte ou une absinthe.

Je songe à Lucie.

La solitude fragilise les femmes et les rend si vulnérables !

Le petit être qui grandit en moi m'apporte heureusement l'espoir qu'il y aura des jours meilleurs.

J'ai eu mal au cœur durant plusieurs semaines, puis mon malaise s'est dissipé.

Ma grossesse ne tombait pas dans un contexte idéal, étant donné le comportement de Fernand. C'est pourquoi j'en redoutais l'annonce. En outre, cette nouvelle lui fournirait l'excuse pour boire de plus belle.

Où sont donc nos belles années ?

Et où se trouve l'homme si attentionné de ma jeunesse ?

En l'épousant, je savais que Fernand serait un bon père pour nos enfants. Il a construit notre maison de ses mains, tandis que nous habitons encore chez mes parents.

À la ferme Desmoulins, Hector ne tarit pas d'éloges sur ses aptitudes au travail : un des meilleurs ouvriers qu'il ait jamais eus, jamais en retard, prompt à la tâche, un bel exemple pour nos enfants qui y sont aussi embauchés.

Depuis ces dernières années, il s'est cependant habitué à boire... Heureusement que les grandes m'assistent

et s'occupent de la petite lorsqu'elles rentrent de la ferme.

Quel contraste avec la journée de dimanche en compagnie de Lucie !

Annuellement, chez les Le Roy, on reçoit les habitants du village pour leur proposer une collation. Le mari, Augustin, député de la Seine-Inférieure, s'absente souvent pour plusieurs semaines afin de se rendre à Rouen ou à Paris.

Son retour, véritable fête pour Lucie et pour leurs deux filles, est le prétexte à des réceptions avec des amis et à l'organisation d'activités dans la commune.

Derrière la grille en fer forgé, une vaste cour accueillait les invités.

Fernand et les enfants et moi, nous suivions l'allée de petits cailloux qui serpente jusqu'à la maison.

Au fond, l'imposante demeure, de briques et de pierres, dressait fièrement ses deux étages vers le ciel, alors que le parc arboré d'un marronnier et de plusieurs tilleuls incitait à la flânerie.

Yvonne me tenait la main, tandis que les garçons sautillaient entre les pierres sur le bord du chemin.

Je les rappelai à l'ordre en leur adressant un regard sévère. Mes grandes filles se tenaient bien droites dans leurs jolies robes, et Jeanne nous quitta dès qu'elle aperçut Mathilde Le Roy, toutes deux étant de grandes amies.

La cour grouillait du nombre de visiteurs. C'est à peine si on apercevait sur la droite le toit du lavoir privatif. Avec tous ces enfants qui jouaient et couraient en tous sens, il s'agissait d'être vigilant. Heureusement,

Lucie cloisonne l'entrée du lavoir avec des planches afin d'en interdire l'accès.

Nous saluions chacun des invités, proche ou ami, l'abbé Dubreuil, maître Renard, Fontaine, le maire.

Nos hôtes, Augustin et Lucie, nous reçurent à bras ouverts devant leur perron.

Augustin, toujours élégant en complet blanc et veston, portait un chapeau et des lunettes, tandis que Lucie, en robe et coiffe à plumes, ressemblait à une de ces élégantes des gravures de mode illustrant les journaux.

Des chaises étaient éparpillées de part et d'autre du gazon, certaines en fer forgé, d'autres appartenant à l'église ou au café.

Des tables, planches posées sur des tréteaux recouvertes de nappes blanches, offraient des mets succulents et variés : des poulets cuits, des saucisses et des pâtés, du pain et des fromages de toutes sortes. D'appétissantes tartes aux pommes et de petits sablés ravissaient les appétits sucrés. On se servait à l'assiette. Derrière la table de service, Augustin distribuait les moques de cidre pendant que Lucie régalaient les enfants de citronnade.

— À Paris, ça gronde, commentait Augustin. Les socialistes n'apprécient guère les idées des républicains opportunistes et en particulier celles de Jules Ferry. Toutes ces critiques font le jeu des journalistes, et ceux de *L'Intransigeant* tirent à boulets rouges sur les réformistes.

M. Renard, l'instituteur, tenta d'imposer son point de vue :



— L'austérité de monsieur Ferry n'attire pas que de l'empathie, semble-t-il. En outre, son ardeur pour la réforme en irrite sans doute plus d'un. Son idée novatrice de favoriser l'enseignement des jeunes filles est pourtant un atout majeur.

Quelques rires fusèrent, et des langues infamantes chuchotèrent qu'à quoi bon, une femme est préposée à la tenue de son foyer.

La bourgeoisie des Le Roy, leurs richesses, leurs places attitrées à l'église avivent la jalousie de certains villageois, lesquels n'hésitent pas à calomnier Augustin tout en jouant les pique-assiettes. Ainsi, Billecoq, Grandcerf ou Ernestine, dite madame Potin, portent souvent des propos venimeux à son égard, mais Augustin, loin d'être dupe, reconnaît ses véritables amis. Maître Renard se glorifie de compter pour l'un d'eux. Parmi ses élèves se trouvent Mathilde Le Roy, dont l'ambition est de devenir apothicaire, et Maxime Beaudriard, le fils du docteur, qui reprendra sans doute sa suite.

M. Renard poursuivait la conversation :

— J'aimerais que les enfants fréquentent davantage mon école et que chacun sache lire et écrire correctement. Un bon apprentissage n'existant que par celui des maîtres, je suis enchanté de la création d'une école normale d'instituteurs dans chaque département.

M. Renard est l'un des rares instituteurs de campagne à avoir fréquenté l'École normale de Rouen. Un soutien qu'il doit au maire d'Hodeng, solliciteur d'une bourse à son égard.

— J'ai deux filles et j'approuve totalement cette évolution, évidemment, témoignait Augustin. Cependant, si

monsieur Ferry usait de diplomatie, il ne heurterait ni les socialistes ni les républicains radicaux.

L'abbé Dubreuil observait cet échange avec circonspection. La politique actuelle ne courtisant pas les ecclésiastiques, leur rôle ne se bornerait bientôt plus qu'à l'enseignement du catéchisme.

Appelée à suivre Lucie dans sa jolie demeure, je n'entendis pas la fin du débat entre les deux hommes.

— Venez, Célestine, me pressait-elle, je souhaiterais vous dévoiler ma dernière acquisition.

Inéluctablement, la clarté de la maison m'enchantait. Pas moins de six fenêtres rien que pour la salle à manger ! Quand on connaissait le prix des impôts par fenêtre supplémentaire ! Chacune d'elles était soulignée par de longs rideaux jaunes. Près de l'une se trouvait une sorte de chaise longue avec huit pieds sculptés et recouverte d'un tissu rose. Le magnifique tapis orné de motifs anciens recevait une console de marqueterie et quatre fauteuils rouges d'époque Louis XV. L'immense cheminée était surmontée d'un haut miroir biseauté, aux bordures dorées. À gauche du miroir reposait une tablette murale, accueillant un vase de céramique de Chine dans les tons bleu et or. La pendule en bronze doré sur la cheminée me captivait. À droite du cadran, une fillette à robe fleurie nourrissait un oiseau blotti dans un panier, le socle noir était orné de dorures. Les aiguilles indiquaient cinq heures et quart. Dans un coin de la salle trônait une horloge à tête fleurie.

— Ma pendule vous plaît toujours autant, remarqua Lucie. Elle nous provient de la fabrique Cailly, à

Saint-Nicolas-d'Aliermont. Mais suivez-moi donc, je vous prie.

Nous traversâmes un corridor qui dévoilait l'escalier conduisant à l'étage. En haut de la volée de marches se trouvait une statue équestre en bronze avec son cavalier, soulignée par la lumière de la fenêtre attenante. Sur les murs de l'escalier étaient suspendus des tableaux ovales représentant des portraits d'hommes ou de femmes, sans doute d'illustres ancêtres.

Lucie m'entraîna dans un vaste bureau. Une bibliothèque en chêne à trois portes se déployait sur tout un pan de mur. Un bureau en acajou, orné de bronzes dorés, occupait le centre de la pièce, et le fauteuil au premier plan était garni d'une tapisserie bleue aux motifs anciens. À droite contre le mur, un buste d'homme en marbre blanc reposait sur une console. Homme au front dégarni, drapé d'une cape antique. Sur le mur derrière le bureau étaient accrochés deux tableaux, l'un représentant deux amoureux qui lisaient le même journal, et l'autre, une scène de famille avec un bébé, quatre enfants et deux chiens.

Lucie se dirigea vers un petit meuble de bois posé sur des roulettes.

Il s'agissait d'une machine à coudre, offerte par son mari.

Fièrement, elle décoiffa l'instrument de son coffre de bois et guetta ma réaction.

Cette jolie machine de couleur sombre était ornée d'arabesques et estampillée en lettres d'or au nom du

fabricant, Singer, qui se lisait « singère » d'après Lucie. Sur le côté, une manivelle servait sans doute à embobiner le fil.

— C'est un bel outil, commentai-je, admirative. Vous pourrez coudre de jolies robes pour vos filles. L'avez-vous déjà expérimenté ?

— Je louais une machine semblable à La Médaille d'or, à Paris, lorsque nous y résidions. Son utilisation facilite grandement la tâche. On gagne beaucoup de temps, et les coutures sont bien régulières.

— Gagner du temps, peut-être... Mais, pour s'y familiariser, cela requiert sans doute de la persévérance...

— Le tour de main se gagne avec le temps. Je vous initierai, si vous le désirez.

— J'en serais ravie. Ma fille Jeanne devient coquette et insatiable en matière d'habillement. Louise est heureusement moins exigeante.

L'air nostalgique et soucieux de Lucie me poussa à l'interroger :

— Ne regrettez-vous pas le temps où vous habitiez Paris ?

— Certes, la ville regorge de dizaines d'activités à accomplir, de sorties au théâtre ou à l'opéra, de jolies boutiques de couture ou de livres, mais je préfère le charme de la vie à la campagne, plus saine pour Mathilde. Camille a fait le choix de rejoindre la capitale pour ses études d'avocate ; elle aura tout de même bénéficié d'une enfance saine, au grand air.

Après un silence suivi d'un long soupir, elle admit cependant :

— En revanche, Augustin ne rentre que trop rarement à la maison, et je dois avouer que c'est un peu difficile...

— Fernand rentre tard le soir, et je me sens aussi bien seule malgré la présence des enfants.

— Quel âge ont-ils, maintenant ?

— Louise a seize ans, Jeanne, quatorze, Paul-Alfred, douze, Gaston, dix, et Yvonne, bientôt quatre.

— Et on dirait que le petit dernier est en route, déduisit-elle au petit renflement de ma robe.

— Comme vous êtes observatrice ! La naissance est prévue pour le mois de février. J'espère que Fernand sera un peu plus présent...

— Puisque nous en sommes aux confidences, j'aimerais vous révéler mon passe-temps favori.

Dans une lingerie, elle ouvrit la porte d'un placard et glissa sa main sous un drap pour en extirper une sorte de cahier.

— C'est mon journal, indiqua-t-elle à voix basse, car Jeanne et Mathilde se trouvaient à l'étage. J'y détaille mes journées, les anecdotes qui m'ont touchée. J'y confesse surtout mes pensées les plus intimes sans crainte d'être jugée. Cette activité me procure un réel bien-être. Si vous vous sentez seule, tentez-en l'expérience, vous verrez comme l'écriture libère l'esprit.

J'ouvris de grands yeux. Ainsi, il serait possible d'écrire son histoire à soi, sans intention d'être lue !

— Mais qu'y racontez-vous ? demandai-je un peu maladroitement.

Je n'espérais évidemment pas que Lucie m'en lise un extrait.

— En général, je raconte les événements de la journée, les instants de complicité avec mes filles et les sympathies que me rendent mes voisines. Parfois aussi, lorsque je me languis d'Augustin ou que le moral n'y est pas, je lui confie mes peines comme à une amie très chère. Il m'arrive également de revivre de délicieux moments rien qu'en les relisant. Ils sont alors une véritable caresse de l'âme.

Le journal retourna à ses draps, et nous, au petit salon. Camille était entrée sur ces entrefaites pour préparer de l'orangeade.

Une belle femme, dont la silhouette élancée rappelait celle de Lucie, mais au caractère impétueux, trait étonnant pour une si jeune personne.

Séduite par les propos de Lucie, j'éprouvai le désir de renouer avec l'écriture. Je me remémorai avec délice mes premières rédactions à l'école de l'abbé Mouchard et le « prix de la petite Fadette » que j'y avais obtenu. Outre quelques correspondances, je n'avais jamais entretenu ce plaisir.

Je la remerciai chaleureusement, flattée par sa confiance, et rejoignis avec elle le cercle des invités. Les hommes étaient un peu grisés des effets de la goutte que servait Augustin, mais Fernand restait digne.

Je conversai avec Jeanine tout en observant le flot des invités : les Desmoulins étaient en compagnie de Fonfon, leur laitier. Fonfon, le teint mat à force de mener, le nez au vent, le lait de la ferme vers la fromagerie, paraissait enchanté d'avoir un jour de repos. Belœil, le sans-abri, qu'on surnommait ainsi à cause de son œil de verre, semblait en grande conversation avec

Fantoche, le meunier, et Fouquette, le boulanger. L'abbé Dubreuil venait de lui promettre de le loger dans une des granges ayant appartenu à sa mère, tout au bout du pré Caillot. Ma sœur Suzanne m'adressa un signe de tête vers son voisin Léandre, à moitié fou, qui murmurait pour lui seul des phrases inaudibles.

Puis mon regard revint vers Lucie. Je m'interrogeais. Comment une aussi belle femme pouvait-elle rester seule ? Sans doute courtisée par de nombreux hommes, était-elle assez parfaite pour résister ?

Sa proximité avec le Dr Beaudriard me poussait à sourire.

Sur le chemin du retour, j'imaginai quelle nouvelle saveur l'écriture pourrait donner à mon existence. Aussi, c'est avec une joie toute nouvelle que je pense à Lucie en couchant mes premiers mots sur le papier.